

Utopies

psychismes

collection fondée par Didier Anzieu

René Kaës

Utopies

**Le travail de l'inconscient,
catastrophe et désir de changement**

DUNOD

Illustration de couverture :

Le Château des Pyrénées, René Magritte (1959)
© Adagp, Paris 2024
Cliché : Photothèque R. Magritte / Adagp Images

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70% de nos livres en France et 25% en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Dunod, 2024
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com

ISBN 978-2-10-086612-0

TABLE DES MATIÈRES

<i>OUVERTURE</i>	XI
<i>À PROPOS DE LA RÉDACTION ET DE L'ORGANISATION DE L'OUVRAGE</i>	XIX

PREMIÈRE PARTIE

UTOPIES

1. L'utopie et les utopies. Le contexte historique et social des utopies	3
Un prototype : la ville de Milet	5
<i>La République</i> de Platon et le monde perdu d'Atlantis	5
<i>La Cité de Dieu</i> , les invasions barbares et la chute de l'empire romain	7
<i>L'Outopia</i> de Th. More et les ruptures multidimensionnelles	10
Après <i>L'Outopia</i>	10
Les utopies négatives ou contre-utopies	12
Utopie et catastrophe	13
2. L'utopie comme genre littéraire	19
La fiction littéraire et l'agencement du texte utopique	20
Rêveur concret, rêveur constant	21
Utopie systématique et utopie ponctuelle	24
Jeu transitionnel et jeu critique	26
L'utopie comme roman de formation	26

3. Deux utopistes : Thomas More et Tommaso Campanella	29
Thomas More	30
Tommaso Campanella	32
Violences et persécutions : survivre dans une société dégradée	33
4. La réalité psychique de l'utopie. Les chemins d'accès	37
Le problème méthodologique de l'application de la psychanalyse à des textes finis	38
L'utopie comme inscription et traitement de la réalité psychique	41
L'utopie comme accomplissement de désirs inconscients	42

DEUXIÈME PARTIE

CE QUE LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE NOUS APPREND

5. Une utopie hospitalière à l'adolescence	45
Éléments de l'histoire de Madeleine	45
L'hosto-île	49
Que nous apprend l'utopie de Madeleine ?	54
Notes sur le rêve et l'utopie dans la psychothérapie de Madeleine	55
Détresse infantile et régression à l'espace-temps originaire	55
L'appui sur la figure du grand-père et sur le mythe familial dont il est le héros	56
Notes sur la conduite et le processus de la cure	56
6. Trois utopies d'enfants et de préadolescents	59
L'utopie d'un petit groupe d'enfants : la Djinn	59
<i>Le premier entretien, 59 • Le gouvernement de la Djinn, 63 •</i>	
<i>L'organisation de l'Administration, 65 • Documents à l'appui.</i>	
<i>Le cahier des croquis, 65</i>	
Que nous apprend l'utopie des trois garçons ?	66
Deux utopies de préadolescents	67
<i>Birdinia, 68 • Roomtown, 69</i>	

7. Émergences de l'utopie dans les groupes	73
1. Naissance d'une utopie dans un groupe de parole, le groupe du « Paradis perdu »	74
<i>L'émergence de la position mythopoiétique et l'esquisse d'une utopie, 77</i>	
2. L'utopie dans le désordre	78
<i>Un groupe de psychodrame psychanalytique, 78 • Brève présentation des douze séances, 79 • Pourquoi l'utopie dans le désordre ?, 86</i>	

TROISIÈME PARTIE

COMMENT L'UTOPIE EST TRAVAILLÉE PAR L'INCONSCIENT ET PAR DES DÉTERMINANTS HISTORIQUES, SOCIAUX, CULTURELS ET POLITIQUES

Commentaire 1 L'imgo maternelle, matrice des constructions utopiques	91
<i>L'imgo maternelle dans les utopies individuelles, 92 • L'imgo maternelle dans les utopies construites dans un groupe, 94 • Le groupe de l'utopie dans le désordre, 96</i>	
Commentaire 2 Origine de l'utopie, utopie de l'origine	98
<i>La question de l'origine chez les inventeurs d'utopie et la représentation de l'origine dans leur utopie, 99 • La représentation de l'origine dans l'utopie des trois enfants, 100</i>	
Commentaire 3 Catastrophe originelle et angoisses de fin du monde	104
<i>Ambiance catastrophique et expérience traumatique dans le groupe des trois petits inventeurs de la Djinn, 105</i>	
Commentaire 4 La violence en utopie	108
Commentaire 5 Les utopies sont rêvées avant d'être des utopies	110
<i>Rêve et utopie dans l'utopie de Madeleine, 112 • La construction de l'utopie « comme un rêve » et comme défense contre le rêve, 112 • Le retour de la capacité de rêver, 113</i>	
Commentaire 6 Le corps, la vie et la mort en utopie	115
<i>Le corps menacé, manipulé, 115 • Le corps dans l'utopie de Madeleine, 115 • L'image du corps dans la Djinn, 116 • Les utopies des préadolescents, 117 • Le corps dans les deux groupes : le Paradis perdu et l'utopie dans le désordre, 117 • Les utopies classiques et le corps, 117</i>	

Commentaire 7 La vie, le désir et la mort en utopie	120
<i>La vie, mais quelle vie ?, 120 • Le désir et le non lieu du désir, 120 • Et la mort ?, 121</i>	
Commentaire 8 L'administration des machines désirantes	123
<i>La machine désirante selon Deleuze et Guattari, 123 • J. Lacan et le modèle de la machine chez Freud, 124 • Machine désirante dans l'utopie sadienne, 125 • Les automates et le concept de machine chez Vaucanson, 126 • Les espaces clos, 127 • La combinatoire sadienne et le groupe-machine, 127</i>	
Commentaire 9 La langue et la parole en utopie	129
<i>Th. More et le jeu avec les mots, 129 • Exemples issus de la clinique, 130 • Le statut de la parole dans les deux groupes, 132 • Exemples dans les textes littéraires, 133</i>	
Commentaire 10 Note sur la tour de Babel	135
<i>Le mythe de l'origine et de l'enjeu de la parole et de la langue, 135</i>	
Commentaire 11 L'utopie et ses espaces	138
<i>L'utopie est un espace politique, 139 • L'urbanisme naît avec l'utopie, 140 • Le contrôle de l'espace, 141</i>	
Commentaire 12 Le temps et les temporalités en utopie	143
<i>L'utopie, un temps sans après-coup : la fin de l'histoire, 144 • Le temps mort, 145</i>	
Commentaire 13 Du côté de Charles Fourier et de son phalanstère	146
<i>L'attraction, 148 • L'association, 148 • L'harmonie, 149 • Le phalanstère, 149 • Unité et cohésion chez More et Campanella, 151</i>	
Commentaire 14 Transparence et surveillance dans la société utopique	154
<i>L'inscription de la transparence dans le réel historique, politique et social, 155 • L'idéal architectural de la Maison de verre, 155 • La transparence comme emprise dans les institutions et les entreprises, 156</i>	
Commentaire 15 L'utopie : lieu du politique sans histoire ?	158
<i>L'utopie systématique et l'extinction de l'histoire, 159 • Le contexte historique et social de la formation des utopies. La catastrophe inaugurale, 159 • L'utopie est politique. Un politique pur, 160 • Verrouiller le lieu, le lien, la langue, 161</i>	

Commentaire 16 L'utopie dans l'espace transitionnel. Le voyage et la figure du narrateur	163
<i>Winnicott et les phénomènes transitionnels, 163 • Expérience culturelle et phénomènes transitionnels, 164 • L'utopie comme objet et comme espace transitionnels, 164 • Le voyage en utopie, 166 • Le narrateur, opérateur de la transitionnalité, 167</i>	

QUATRIÈME PARTIE

LES PARADOXES ET LE PROBLÈME DU CHANGEMENT EN UTOPIE. JALONS POUR PENSER LA MENTALITÉ UTOPIQUE

8. Changement et logiques paradoxales	175
Le changement et les types de changement	176
Le paradoxe chez Winnicott	178
Recherches psychanalytiques sur la paradoxalité	178
9. Changement et paradoxes en utopie	181
La logique paradoxale de l'utopie	181
Paradoxes et espace paradoxal dans les utopies de More et Campanella	183
<i>Raphael ou l'énoncé critique des situations paradoxales, 183</i>	
Le paradoxe et l'humour contre la folie	187
Paradoxes et espace paradoxal dans l' <i>Outopia</i>	191
<i>Le paradoxe de la société outopienne et de son gouvernement, 193 • Le paradoxe de la haine et de la tyrannie, 194 • Le contrôle persécutif de la persécution, 197 • « Contraindre à adhérer librement » ou « faire céder le délire par la raison », 199</i>	
Campanella ou l'institution des contraires et des contradictions	199
Le changement, un conflit traité par le paradoxe	202
<i>Le changeable, 202 • La compulsion de répétition comme résistance au changement, 204</i>	
10. Mentalisation et mentalité. Position et moment utopiques	205
Avant de penser l'utopie, il faut l'avoir rêvée. L'utopie comme processus de mentalisation	206
La mentalisation, travail psychique de l'absence et du lien	207
La mentalisation s'inscrit dans le lien intersubjectif	208

La mentalité. Diversité des problématiques	209
Le concept de position	210
Trois positions et trois mentalités régissent les formes et les fonctions de la pensée	211
<i>Position et mentalité idéologiques, 211 • Position et mentalité mythopoïétiques, 213 • Groupe et mythopoïèse, 214 • Position et mentalité utopiques, 214</i>	
Le moment utopique	215
Contribution à une anthropologie psychanalytique	216
<i>QUESTIONS OUVERTES...</i>	219
1. Qu'en est-il du travail de l'inconscient dans l'utopie ?	219
2. L'utopie, un au-delà du malêtre ?	228
<i>RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES</i>	235
<i>BIBLIOGRAPHIE DES PRINCIPAUX TRAVAUX SUR L'UTOPIE (RENÉ KAËS)</i>	243
<i>REMERCIEMENTS</i>	245

OUVERTURE

L'utopie suscite aujourd'hui un regain d'intérêt. Cette construction imaginaire que depuis Th. More on nomme utopie se caractérise par des traits spécifiques. Chaque fois que les sociétés ont été en crise et en mutation, et que des catastrophes et le mal-être dans la culture qui s'ensuit les ont désorganisées, les utopies ont été réinventées qui promettaient un monde autre, à jamais hors du temps et de l'espace du malheur, une certaine forme de salut ou de réparation. La plupart d'entre elles prenaient une forme littéraire et philosophique : elles proposaient un changement (social, culturel, politique ; intégral ou segmentaire) dans un espace et un temps clos, quelques-unes servaient de cadre de référence à des réalisations concrètes dans l'espace socio-historique d'une époque. Elles étaient sœurs d'espérance.

Elles le sont encore aujourd'hui, dans des formes et des modalités différentes : partielles, fragmentaires, conçues dans leur impermanence. De nos jours, les dystopies héritées du siècle dernier semblent prédominer sur les utopies positives ; les grands récits leur font défaut. Signe des temps.

Ce qui demeure constant, c'est le lien entre utopie, catastrophe et nécessité d'un changement. C'est ce lien qui mobilise les personnes et les petits groupes qui créent des utopies : ils les rêvent, les gardent secrètes, ou les écrivent et les inscrivent dans le champ des sociétés et de la culture de leur temps. Innombrables et divers sont les travaux qui ont produit d'excellentes analyses littéraires, sociologiques ou politiques de l'utopie, *des* utopies.

Dans cet essai, mon propos a un autre objet que celui des auteurs de ces investigations : cependant, loin de les laisser de côté, je les questionne dans mon propre chantier de recherche.

Pour définir, spécifier et délimiter le champ de mes recherches sur l'utopie, il m'a fallu le situer par rapport aux deux approches que je viens d'évoquer : l'utopie comme création littéraire et l'utopie comme projet de changement ou comme réalisation concrète.

Un fil rouge fait tenir ensemble les analyses que je propose dans ce livre : saisir l'inconscient en travail dans l'utopie, comme il l'est dans d'autres créations de l'imaginaire individuel et collectif, dans l'idéologie, dans le conte et dans le mythe. J'ai mené des recherches sur ces productions depuis de nombreuses années. Par leur objet et leur méthode, ces explorations, parmi lesquelles cet essai, apportent leur contribution à une psychanalyse des mentalités et plus largement à une anthropologie psychanalytique.

Trois propositions principales organisent cet essai. La première comporte l'hypothèse que l'inconscient¹ est en travail dans les diverses formes de la pensée utopique² et qu'il est possible d'en connaître les effets dans les manifestations de la réalité psychique inconsciente.

Ce que Freud appelle « la réalité psychique inconsciente » possède une consistance et une résistance propres, elle est opposable à la réalité matérielle, articulable à celle-ci et, comme elle, dotée d'une énergie et de processus spécifiques. Ce sont « les désirs inconscients ramenés à leur expression dernière et la plus vraie » (1900, GW II-III, p. 625). Ce sont donc aussi toutes les formations et tous les processus par lesquels l'inconscient produit ses effets : les pulsions, les fantasmes, les représentations inconscientes, le rêve, le symptôme, les complexes, les mécanismes de défense. La réalité psychique occupe l'étendue de l'espace psychique. Mais jusqu'où s'étend cet espace ? Est-il limité à l'espace psychique du sujet singulier, ou bien se déploie-t-il dans l'espace des liens intersubjectifs, et davantage encore dans celui des ensembles plurisubjectifs, des groupes et des institutions ? J'ai rassemblé quelques raisons de soutenir l'idée que cet espace s'étend hors de l'espace intrapsychique³.

1. Sur l'extension du concept d'inconscient, cf. R. Kaës, 2007a, « The question of the unconscious in common and shared psychic spaces » ; R. Kaës, 2007b, *Un singulier pluriel. La psychanalyse à l'épreuve du groupe* ; R. Kaës, 2009, *Les Alliances inconscientes* ; R. Kaës, 2015, *L'extension de la psychanalyse*.

2. Je reprends l'adjectif *utopique* pour qualifier tout ce qui se rapporte aux textes, discours, système, invention, mentalité, espace, temps, parole, société, scène, problème, monde, etc. des utopies. Je suis en cela le choix de G. Benrekassa (1974, p. 379 et suivantes). Je réserve le qualificatif *utopien/utopienne* aux habitants des utopies.

3. La problématique de la pluralité des espaces psychiques s'est constituée à partir de l'extension du champ pratique et théorique de la psychanalyse aux dispositifs de travail psychanalytique réunissant plusieurs sujets : tout d'abord dans mon travail avec les petits et les grands groupes, en prenant en considération les recherches de collègues recevant des couples et des familles, pour certains d'entre eux en se référant à mes travaux sur les

J'ai inclus dans mon champ d'investigation l'analyse de la réalité psychique telle qu'elle s'inscrit dans les textes littéraires, notamment dans deux textes canoniques, *L'Utopie* de Thomas More¹ et *La Cité du Soleil* de Tommaso Campanella².

La proposition selon laquelle l'inconscient produit ses effets dans les utopies ne peut être soutenue que par son ancrage dans la clinique. Il nous est possible de connaître la genèse, le fonctionnement, les contenus de la réalité psychique qui y est à l'œuvre à partir de leurs manifestations dans différents dispositifs de travail psychanalytique : une cure, des thérapies d'adolescents, le travail psychanalytique en dispositif de groupe. À partir de ce que la clinique m'a appris, j'ai élargi le champ de mon investigation en soutenant que l'inconscient est aussi en travail dans l'utopie comme création littéraire³ et dans ses réalisations socio-historiques. C'est là, je pense, l'originalité de mon propos et de ma démarche.

Ma deuxième proposition est que la plupart des utopies ont une origine traumatique. Une catastrophe ou une mutation majeure précède ou forme l'horizon des utopies et des dystopies. Pour éclairer cette proposition, il

groupes. J'ai ainsi dégagé trois principaux espaces de la réalité psychique spécifiques et interférants : l'espace du sujet singulier, celui des liens intersubjectifs et celui de l'ensemble qui les contient.

1. La page de titre de la première édition latine (1516, manuscrit de Louvain) de *l'Utopia* annonce un *Libellus vere aureus, nec minus salutaris quam festivus, de optimo reipublicae statu, deque nova Insula Utopia*. Le sous-titre indique : « *Discours du très excellent homme Raphaël Hythloday sur la meilleure constitution d'une république par l'illustre Thomas More vicomte et citoyen de Londres noble ville d'Angleterre* ». Entre décembre 1516 et novembre 1518, quatre éditions de *l'Utopia* furent composées par Érasme et Thomas More. Le titre de l'édition définitive (1518, manuscrit de Bâle) est : « *De optimo reipublicae statu, deque nova insula Utopia* » (*La meilleure forme de république et la nouvelle Île d'Utopie*). André Prévost a établi, traduit, présenté et commenté en langue française le texte intégral de cette édition en latin (A. Prévost, 1978, *L'Utopie de Thomas More*).

J'ai établi mon analyse à partir de l'édition de 1516 de *L'Utopie*, traduite du latin et préfacée par Victor Stouvenel (1842), publiée en 1965 par le Nouvel Office d'Édition.

2. *La poétique Cité du Soleil* (« *Civitas Solis poetica. Idea reipublicae philosophica* »), composée en prison en 1602, fut publiée en 1604, une seconde version en 1613 fut éditée en 1623.

J'ai établi mon analyse à partir de l'édition de *La Cité du Soleil* traduite et précédée d'une introduction par Alexandre Zévaès et publiée en 1950 par la librairie philosophique Vrin.

3. En ce que l'utopie est une œuvre de fiction littéraire, elle est un objet culturel et un objet de relation : elle mobilise chez ceux qui l'inventent, comme chez ceux qui la reçoivent, un espace de réalité psychique.

nous faut la situer dans le *Zeitgeist*, dans l'Esprit du temps qui caractérise une époque.

L'utopie a été en Occident entre la fin des années 1960 et le début des années 1970 l'objet de nombreuses réflexions, de projets, de réalisations ou seulement de rêveries. Avant ce renouveau, l'utopie avait, en Occident et depuis des millénaires, toute une histoire, des constantes, et des variantes. Parmi les constantes majeures, dans quasiment toutes les utopies (littéraires, philosophiques, sociales, ou psychiques), il existe à l'origine une expérience catastrophique, souvent un désastre, quelquefois une mutation de grande ampleur. On peut supposer un lien très fort entre utopie et traumatisme et avancer l'idée qu'il existe une matrice utopienne et des utopies qui en sont les bourgeonnements.

Alors que les utopies issues de la Renaissance, du siècle des Lumières puis des bouleversements du XIX^e siècle, étaient soutenues par un principe d'organisation fort, qui embrassait l'ensemble de l'esprit d'une époque, celles de la post-modernité¹, qui rencontrent un regain d'audience, sont ponctuelles, parcellaires, on pourrait dire aussi en archipel. Elles s'inscrivent dans les chaos du malêtre contemporain et dans les catastrophes cumulatives et de nature diverse, à l'image des bouleversements qui ont constitué les grandes fractures de notre temps. Les utopies d'aujourd'hui portent le désir et la volonté d'un monde autre, elles s'inscrivent dans le contexte de la crise écologique et des faillites des pouvoirs politiques et économiques à maintenir des modes de vie démocratiques. Ce sont des utopies et des réalisations limitées et exemplaires. Elles sont expérimentales et réalistes, mais pas systématiques.

Même si nous rencontrons des exceptions à cet élément caractéristique de la plupart des utopies, une catastrophe ou une mutation majeure précède ou forme l'horizon des utopies et des dystopies.

Les utopies apparaissent lorsque le socle des sociétés et des civilisations a été ébranlé. Elles revêtent diverses formes : systématiques, closes sur elles-mêmes, ou ponctuelles, rêveuses, ouvertes, inachevées. Elles sont d'abord des lieux de nulle part, lieux du bonheur perdu ou promis, à moins qu'elles prédisent la destruction de l'univers tout entier.

1. Le concept de post-modernité émerge dans le contexte du malêtre contemporain qui affecte les sociétés occidentales. Il sert un courant de pensée qui, dès la fin du siècle dernier, s'exprime par une critique et une remise en cause des idées et des croyances que les idéologies et les grands récits de la modernité avaient construites quant au progrès, à la suprématie de la technique et de la raison. Il prend appui sur les travaux philosophiques du déconstructionnisme, sur la critique sociologique de la société des individus, sur l'effondrement des garants sociaux et métasociaux.

Thomas More a donné un nom générique à cette création : *Utopia* est le nom latin de son œuvre littéraire, écrite en latin, langue des lettrés, destinée aux lettrés. More a créé ce nom à partir du mot grec τόπος (*topos*) et du préfixe οὐ- (*ou-*) traduit par « non », l'ensemble définissant un οὐ-τόπος, un *non lieu*¹ ou encore un lieu en négatif². Cependant More conçoit aussi ce lieu comme celui de ce qui est bon, le préfixe grec eu- lui conférant ainsi cette qualité d'être une eutopie (εὖ-τόπος). Le nom porte en lui ce double sens qui en structure l'organisation paradoxale : lieu de nulle part, lieu bienheureux.

Depuis les grandes catastrophes du XX^e siècle, une nouvelle variété d'utopie est apparue. Nommée utopie négative, contre-utopie ou *dystopie* (en grec δυσ-τόπος) – le préfixe grec δυσ- connotant une idée de mal ou de malheur –, elle donne une figuration aux catastrophes, chroniques d'une mort collective annoncée dès le début des années 1920 par Ievgueni Zamiatine, puis par Aldous Huxley, George Orwell et de nombreux autres. Un triple sens complique la lecture de l'utopie : lieu de nulle part, lieu du bonheur, elle est aussi lieu du malheur.

Devant la catastrophe, l'utopie et ses diverses formes imposent l'idée que « la vraie vie est ailleurs », avant ou après la catastrophe, et que nous serons alors dans le vrai « meilleur des mondes », pas celui d'Huxley (1932), mais celui où l'ordre, la justice et l'harmonie seront la loi fondamentale d'un présent éternel, sans histoire, hors l'Histoire. La catastrophe précède l'invention de l'utopie, mais elle est un souvenir refoulé, elle a déjà eu lieu : l'espace et le temps de l'utopie prétendent la dépasser définitivement.

Au contraire, les dystopies annoncent la catastrophe. Elles l'annoncent comme un destin à venir, ou déjà-là, sans avenir, elles ne disent pas que « la vraie vie est ailleurs », mais que la vie disparaît, qu'elle n'est plus, qu'elle ne sera plus nulle part.

Cette phrase attribuée à Rimbaud, « La vraie vie est ailleurs », détourne le sens de son propos. Rimbaud ne dit pas que la vraie vie est ailleurs, mais qu'elle est absente ; il écrit dans *Une saison en enfer*:

1. *Non lieu*, sans trait d'union ; « non-lieu » serait ici inapproprié, la locution désignant l'abandon prononcé par un juge d'une action judiciaire en cours de procédure.

2. Pour rappeler la fonction décisive du préfixe « ou » qui dans cette langue exprime la négation, j'ai fait le choix d'écrire « *Outopia* » pour désigner le nom de l'ouvrage de More, « *Outopia* » pour désigner le nom de l'île ou le lieu. Selon le même principe, les habitants seront nommés « *Outopiens* », et « *outopien(ne)(s)* » ce qui se rapporte aux personnes ou au système (ex : la république « *outopienne* »). Lorsque le mot Utopie apparaît dans une citation du texte de More (exemple p. 195 : « *La dissimulation est proscrite en Utopie* »), je conserverai la graphie de la traduction.

Délires I (1873) : « *La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde.* »

Ce détournement du sens quant au lieu de la « vraie vie » a un intérêt pour éclairer le rapport entre utopie et dystopie : l'utopie qui naît de la catastrophe sait que la vraie vie est absente, et qu'il faut la rechercher *ailleurs*. Dans cet espace clos et dans ce temps figé par le traumatisme, l'utopie refoule la pensée du mal, elle ne veut connaître que le bon et le bien. La dystopie au contraire actualise le traumatisme, elle rend manifeste la catastrophe inéluctable, irréversible, elle est le triomphe du mal et du malheur.

D'une certaine manière, le « meilleur des mondes » d'Aldous Huxley est déjà présent dans le monde meilleur de Thomas More. Notre humaniste n'est pas dupe. Il organise ce monde meilleur, ce pays de nulle part, comme un miroir inversé de la société de son temps. L'eutopie n'a pas de lieu dans l'histoire. L'Outopia est un lieu réglé, contrôlé, où les mots disent le contraire de ce qu'ils énoncent : le fleuve qui traverse Outopia se nomme Anhydrys (il est sans eau). Le prodigieux jeu de langage que déploie More compose *in fine* non pas seulement un lieu de nulle part, mais un lieu qui se nie lui-même, un lieu néfaste. Ainsi le refoulé pointe derrière le tableau de la cité harmonieuse et du gouvernement idéal : sous l'utopie, la dystopie.

Je pense que nous pouvons donner un caractère général à cette proposition que la catastrophe et le malheur sont à l'arrière-fond de toutes les utopies. Toutes ont comme berceau une catastrophe, une mutation, un désastre, qu'ils soient naturels (l'engloutissement de l'Atlantide), économiques, politiques, techniques, culturels ou civilisationnels.

Ma troisième proposition est celle-ci : fondée par et sur la catastrophe, l'utopie est un projet de changement. En tant qu'elle est un projet de changement, elle contient une part de réalité psychique. Celle-ci se manifeste par une double contradiction, ou un double paradoxe : rien ne peut être changé au monde sans l'imagination d'un lieu *autre*, que l'utopie, lieu de nulle part, représente comme possible ; en outre, la conception et *a fortiori* la réalisation de l'utopie dévoilent qu'elle contient en elle-même une dérive totalitaire, néfaste, dont les dystopies révèlent le négatif. L'idée directrice que je voudrais soutenir est que l'utopie, dans sa forme *systématique*, résout cette ambiguïté à travers une formation paradoxale dont l'énoncé pourrait être qu'elle propose un changement tel que tout changement deviendrait impossible : l'utopie exclut tout changement ultérieur, c'est un changement définitif. Sa forme

rêveuse, au contraire, soutient l'imaginaire du changement d'un monde inachevé, d'une réalisation *non finito*.

Le bornage de mon aire de recherche et sa méthodologie se dessinent à travers ces trois propositions et leur mise à l'épreuve dans différents espaces et dans différents dispositifs. Ce bornage a nécessairement quelques conséquences : le choix des utopies en fonction de l'objet de ma recherche implique qu'une partie seulement de l'immense univers des utopies (et des dystopies) sera prise en compte ou même simplement mentionnée. Certaines pourront apporter un éclairage sur mes hypothèses de recherche, les conforter ou les discuter. Mais pour l'essentiel elles seront toujours rapportées à la clinique psychanalytique de la cure individuelle, à celle des dispositifs psychanalytiques de groupe, aux textes littéraires et, en arrière-fond, au contexte historique, social et culturel, pour autant qu'il est accessible à ma connaissance.

À PROPOS DE LA RÉDACTION ET DE L'ORGANISATION DE L'OUVRAGE

Le projet d'écrire ce livre date de plusieurs années. J'en ai esquissé les grandes lignes dès 1976, mais la rédaction d'un ouvrage n'a commencé qu'en 2018. Elle a été interrompue pendant près de cinq ans. Lorsque j'ai remis mon travail sur le métier, je me suis trouvé confronté à une situation dont je devais prendre la mesure : durant ces années de suspension, j'avais changé, et le monde avait lui aussi changé. La pandémie avait dévoilé des structures du monde moderne recouvertes par un brouillard de la pensée critique, trop dangereuse, trop égarée dans le souci d'ignorer les catastrophes annoncées, de n'en rien savoir, voire de les dénier, alors même que revenaient les rêves d'un « monde d'après » plus vivable, un monde autre, porteur d'embryons d'utopies et simultanément des grandes peurs qui se cristallisent dans des scénarios de destruction intégrale. Comment reprendre l'écriture de ce livre, comment le remettre en travail avec les émotions et les pensées qui m'étaient venues durant ces années qui avaient mis à l'épreuve les corps, les esprits et les psychés, les liens et les institutions, la culture et la société ?

En reprenant ce que j'avais déjà écrit, j'ai pensé que je pourrais essayer d'y intégrer certaines idées survenues au cours de cet étrange temps suspendu et chaotique. Lentement, avec la certitude que j'écrirais autrement et autre chose que ce que j'avais prévu, je me suis remis au travail.

J'ai conservé, en y apportant quelques corrections mineures, l'essentiel des quatre premiers chapitres, soit ceux qui forment la première partie du livre. J'y expose le contexte historique et social des utopies (chapitre 1), considérant celles-ci comme un genre littéraire (chapitre 2), notamment chez Thomas More et Tommaso Campanella (chapitre 3), et je présente la thèse centrale de ma recherche : l'utopie n'est pas seulement un manifeste social et un genre littéraire, elle est aussi une formation de la réalité psychique à laquelle la clinique psychanalytique donne accès (chapitre 4).

De ce qui constitue la seconde partie, j'avais rédigé partiellement les chapitres 5, 6 et 7 : j'y expose la clinique des situations choisies pour apporter des éléments de repérage du travail de l'inconscient dans l'invention des utopies. Je les ai complétés.

La troisième partie restait à écrire. C'est la plus importante au regard de l'hypothèse que je soutiens dans ce livre. Ce que m'apprenait la clinique conforterait-il mon hypothèse, devrais-je la modifier, la nuancer, la rapporter à la singularité des situations cliniques de la cure individuelle, du travail psychanalytique en groupe ? Que m'apprenait l'analyse des textes fictionnels, littéraires, l'*Outopia* de More, *La Cité du Soleil* de Campanella ? Et pourquoi ne pas interroger aussi d'autres œuvres utopiques, celles de Sade et de Fourier ? Esquisser peut-être de nouvelles voies de recherche ? Et pour cela faire place à une réflexion qui ne viserait pas l'exhaustivité et n'aurait recours au mode théorisant de l'analyse que si elle était nécessaire, mais qui plutôt privilégierait le fragment, la note, la pensée associative, le commentaire. En somme opter pour *un certain inachèvement*. C'est ce qui, dans le contexte de cette reprise de l'écriture, me convenait le mieux. Au-delà de ce contexte, certains propos de Michel Butor sur l'inachèvement de toute œuvre, et qui valent pour toute création, résonnaient en moi au moment où je reprenais la rédaction de mon essai.

J'ai souvent parlé avec mon éditeur et ami Jean Henriot de cet inachèvement, de ce *non finito*. Je le remercie de m'avoir encouragé dans cette voie. Réflexion faite, cette forme inachevée entrait en résonance avec ce que Jean-Noël Vuarnet, auquel je dois beaucoup, nommait l'utopie ponctuelle, rêveuse, ouverte, en construction permanente, par opposition à l'utopie systématique, close sur elle-même.

Après cette troisième partie, composée de 16 unités que j'ai préféré nommer « Commentaires » plutôt que « chapitres » en raison de leur brièveté et de leur mode d'exposition, il m'apparaissait utile de relancer dans une quatrième partie deux questions qui traversent cet essai. Je suis alors revenu à une forme plus classique d'exposé et d'écriture.

La première question porte sur la diversité du statut et de la fonction du paradoxe dans l'utopie, lieu du *non* lieu ; à cette contradiction logique est fréquemment associé le processus du renversement en son contraire de l'organisation idéalement heureuse de l'utopie. Il en résulte un agencement qui reproduit la plupart des caractéristiques négatives de la société qui a fait l'objet de sa critique. Le chapitre 8 expose cette problématique, alors que le chapitre 9 la développe en articulant le rapport entre la pensée paradoxale et les conditions du changement en utopie.

La deuxième question est centrée sur ce qui à mes yeux caractérise le processus de mentalisation et ses effets sur la mentalité utopique, l'un et l'autre comparés à d'autres types de mentalité, l'idéologie et le mythe dont j'ai exploré ailleurs les caractéristiques, l'ensemble contribuant à une anthropologie psychanalytique des mentalités (chapitre 10).

Ce qui tient lieu de conclusion demeure (paradoxalement) dans l'esprit de l'inachèvement. Ici encore deux questions qui ont constitué le propos central de cet essai demeurent ouvertes : pouvons-nous soutenir l'hypothèse que les utopies sont travaillées par l'inconscient, et qu'avons-nous appris sur ce point ? L'observation et l'histoire donnent à penser que la catastrophe est à l'origine de la création des utopies ; pouvons-nous soutenir qu'aujourd'hui l'utopie peut être un au-delà du malêtre ? Ces questions sont ouvertes sur les obstacles que j'ai évoqués quant au changeable et au désirable, mais aussi sur les pensées et les expériences novatrices, moins subordonnées aux exigences des idéaux, davantage engagées dans les contingences de l'histoire et de la politique et, de ce fait, incertaines mais ancrées sur ce que Ernst Bloch a superbement nommé le *principe-espérance*¹.

1. E. Bloch a choisi ce nom pour titre de son célèbre ouvrage *Das Prinzip Hoffnung* (1954), traduit en français par *Le Principe espérance* en 1976 (tome 1).